



Un seul amour nous est encore loisible, celui des œuvres d'art. Jetons-nous donc sur cette ultime planche de salut. Devenons les mystiques de l'art. Et si nous n'y réussissons, retournons tristement à nos auges en gémissant le définitif *Finis Galliaë*.

Albert Aurier

PREMIER CHAPITRE

D'UNE FIN-DE-SIECLE A L'AUTRE

L'invention du terme "fin-de-siècle" est généralement attribué à Paul Bourget. Anatole France l'atteste en précisant que Claude Larcher - alias Bourget - était à même de le bien comprendre et de le justement employer étant le premier patient atteint de ce mal :

"Claude Larcher est fin de siècle. C'est lui, ne l'oublions pas, qui a inventé le mot qui est devenu depuis d'une banalité sordide"(1).

Le mot, en effet, fait fureur en ces années, il ne manque à aucun menu. Il déborde même les frontières. Max Nordau, nous apprend qu'il a passé en pays étrangers en gardant sa forme française. Nous pouvons dater sa naissance vers 1886, bien que la réalité du fait précède l'étiquette. L'esprit fin-de-siècle s'exprime positivement dans le roman de Huysmans, *A Rebours*. L'usage aurait pu tout aussi bien choisir "à rebours" pour désigner la maladie nouvelle, car, si nous en croyons les symptômes énoncés, les deux terminologies sont à peu de chose près

(1) *Le Temps* 16 novembre 1890

synonymes(2).

Les deux connotent l'idée de "déliquescence", de décadence, d'irréparable fin de race. Le sentiment général est qu'il faut se dépêcher de boire le fond de la coupe. En même temps que la soif de jouir, de produire avant la destruction finale, on a un espoir fou ombré du plus noir pessimisme. N'oublions pas que Schopenhauer vient d'être traduit et chacun découvre en lui son philosophe. La mode s'en empare. Un rédacteur du Figaro observe, "on s'est schopenhauerisé comme on se morphinise, par genre"(3).

Ce malaise fin-de-siècle est-il un fait nouveau ?

L'histoire se rappelle l'angoisse qui saisit l'humanité à la naissance du deuxième millénaire de notre ère, elle se tait sur l'angoisse séculariste. Et pourtant, chaque fin de siècle est secouée par l'appréhension d'une mentalité nouvelle venant bousculer les antiques formes de penser.

En modifiant un peu le vocable qui court les ruisseaux, Huysmans note le fait dans Là-Bas :

"Quelle bizarre époque! les queues de siècles se ressemblent. Toutes vacillent et sont troubles".

Il dit vrai. A regarder les trois ou quatre siècles précédant le nôtre, leurs fins sont troubles et vacillantes; frappés à mort par le siècle nouveau-né, ils continuent une pénible agonie pendant deux ou trois lustres avant d'être inhumés : pour le XVIe, en 1610 par la

(2)"Le désir de vivre, et la fatigue de vivre, la passion de connaître, au-delà même de la morale, et de sentir, au-delà même des sens, cette volonté d'au-delà qui, parce que l'expérience humaine n'est pas infinie, se mue en volonté-'d'à rebours'-sont des symptômes d'un mal fin de siècle". Robert Merle: Oscar Wilde, Paris 1948.

(3) 21 mars 1886

grâce de Ravallac; pour le XVIIe, en 1715 au coucher du roi-soleil; pour le XVIIIe, en 1815 avec la chute de l'Empire, et plus près de nous, en 1914, le XIXe expirait dans la guerre civile européenne que nous savons.

Les grandes cassures du temps n'éclatent pas brusquement dans un ciel sercin.

Les volcans avant de vomir leurs laves donnent des signes d'irritabilité; de légers tremblements terrestres, des angoisses inexprimables, le mutisme des oiseaux, la fuite éperdue des animaux plus sensibles que nous aux malaises géodésiques.

Seuls, les prophètes, les philosophes et les poètes - ces races aux sens plus affinés que le commun des mortels - ressentent les présages.

Ils s'émurent quand le volcan de 1889 cracha le sang; ils s'émurent quand le Nouvel Alexandre incendia l'Europe; ils s'émurent sur la vanité des conquêtes, sur les champs de morts et les barricades.

Le XIXe siècle tout entier gagné par leur émotion, tout entier fut fin-de-siècle, présage de fin de millénaire. Tout entier conquis par les utopies "énormes" (dixit Flaubert) et tout entier hanté par la décadence. L'esprit fin-de-siècle, dans son hiver, se chauffait au foyer de l'espoir hypothétique au printemps du XXe siècle.

Ils tenaient d'une même main les deux bouts de la chaîne : espérance et désespoir. Tous entrevoyaient la chute d'une civilisation fatiguée par mille ans, et plus, d'ascension; tous reportaient leur espoir unique dans un art nouveau, fulgurant.

Une pléiade de jeunes et de moins jeunes ne subissaient pas impassibles le malaise commun. Ils réagissaient, défendant ce qu'ils croyaient être la seule planche de salut : l'Esthétisme. Ce mot dépeint leur fin-de-siècle, esthétisme. En cette période bouillante, semblable en plus

d'un point aux belles envolées de la Renaissance, on s'empresse de faire son baluchon emportant pour les temps futurs tout ce qu'on peut recenser de plus précieux.

Oui! une renaissance s'amorce - et pas seulement en France. - Hélas!! elle avorte. Les barbares fondent sur elle, les raffinements préraphaélites s'inclinent devant les fauves, la délicatesse cède à la violence, l'esthétisme pour longtemps est remis au placard.

On confond dans l'avant-garde fin-de-siècle deux attitudes diamétralement opposées, parce que la situation présente, le pompiérisme officiel des gens en place obligeait à faire front commun, mais, c'était une alliance contre nature.

Une alternative était proposée au renouveau esthétique : bouleverser les normes dans un esprit futuriste ou suivre l'enseignement toujours remis en cause des anciens.

Aussi dans la même armée, étaient des novateurs sans vergogne qui, sabre en main, pourfendaient l'étude académique, brassaient n'importe quoi pourvu que ça hurle, que ça crie, que ce soit neuf; d'autres portaient le dessin, la délicatesse et la vérité du trait à un point rarement égalés dans l'histoire de l'art. Ces derniers reprenaient l'art de peindre là, où l'avait pris Raphaël, ils s'appelaient : Gustave Moreau, Alexandre Séon, Armand Point. Ils avaient le goût de la perfection, ils oeuvraient pour n'épater pas le bourgeois, mais pour porter à un degré supérieur l'idéal. Eux qui méritaient le renom d'un Titien, d'un Poussin, d'un Véronèse, meurent dans le silence et dans l'oubli.

Ils y seraient peut-être restés si les voix de Mallarmé, de Huysmans, et de Joséphin Péladan(4) n'eussent crié pour appeler le regard sur les chefs-d'oeuvre idéalistes.

Les jeunes gens de 1884 ont décelé dans A Rebours un ami capable de les bien orienter.

Voyons voir s'il est encore bon de tourmenter Joris-Karl par ce roman qui, en fait, ne lui tenait pas tellement à coeur.

Il conçut d'abord l'idée d'une petite nouvelle curieuse, un petit poème en prose cocasse, et puis... et puis, il avait sur le coeur plus d'un regret qu'il ne put dire en quelques mots, et ce petit délassément, de bibelot en bibelot, de statuette en tableautin, s'enrichit.

Huysmans entassa dans son grenier les pièces inutilisées pendant son militantisme naturaliste. Cela fit un livre, une bible pour certains.

A Rebours fut la forme exotique de Huysmans, il y canalisa son besoin d'ailleurs.

A ne nous en tenir qu'au point central qui relie tous les romantismes : le besoin d'ailleurs - exotisme, besoin de fuite dans l'espace et le temps(5) - des Esseintes est le plus grand des romantiques, le parfait romantique.

Le symbolisme ne sera, a ne nous en tenir qu'à ce terme, qu'un néo-romantisme, moins bruyant, un romantisme au pastel. Son exotisme voyage plus volontiers dans les allées de l'âme. A voyager dans les Orient réels, on risque d'en revenir le rêve brisé, l'idéal souillé, désenchanté à tout jamais. On ne risque pas tel désagrément à porter ses pas dans les temps lointains ou dans un champ clos, paradis artificiel hors du monde.

Or, nous savons bien que là aussi, on échoue à coup sûr - comme la nature, le monde a hor-

(4) L'importance de Péladan dans ce courant esthétique n'est pas encore reconnue à sa juste valeur. On le considère encore trop souvent comme un bouffon. Hélas! ses accoutrements provoquants pouvaient le faire croire.

(5) Voir n° spécial A Rebours: Nodier et l'imaginaire romantique.

reur du vide, - il n'est pas de thébaïde assez close pour qu'il ne vînt vous agresser quand même.

Huysmans en était là de ses réflexions. Il ne s'opposait pas au naturalisme, il venait d'apprendre dans son travail que le réalisme pur n'existait que dans l'imagination de quelques naïfs.

De deux choses l'une : l'écrivain mentait outrageusement à un public de gogos, ou il se mentait à lui-même dans une utopie pire que tout.

Le naturalisme se révélait un échec car il faut bien en convenir : si le réalisme est total l'art est nul. L'art compose, dispose, transcrit, traduit. Sa base, son sujet, son objet, oui, c'est la nature; il se gardera bien de la servir crue. Sans sauce, sans assaisonnement, sans condiment, sans recette, sans accommodement, le plat est raté, fade, indigeste. Les soi-disant fondateurs du réalisme, Flaubert, Goncourt etc. servirent tout autre chose que de la crudité littéraire, ils furent, en somme, des forçats morbides de la perfection formelle de la phrase.

Le positivisme a cessé sa séduction intellectuelle, il est positivement platitude, ennui, stérilité. Le réalisme ne peut s'échapper de la banalité qu'en étant vulgaire, sordide, dégradant, et que dire donc du naturalisme qui veut aller encore plus avant.

Huysmans n'a pas trouvé encore de réponse à ses inquiétudes, mais combien, après lui, vont se découvrir l'âme de Floressas des Esseintes.

Depuis quelques années, nous avons fait flotter au-dessus de nous le drapeau huysmansien d'A Rebours. Nous sommes las, nous aussi, des orgues à bouche, des nourritures en lavement; des tortues gemmées, des orchidées trop manifestement femelles. En cela, nous ne cessons d'être huysmansiens. Joris-Karl nous approuverait. C'est avoir pris l'écrin pour le bijou, le joli pour le beau, qui est son contraire à

en croire Schopenhauer. Nous comprenons bien à distance l'agacement de l'auteur devant l'insistance des freluquets décadents prenant l'accident pour l'essentiel. Les envois de fleurs - au propre et au figuré - de Lorrain étaient plus insultants qu'honorifiques.

Joris-Karl rêvait d'une thébaïde, il rêvait de s'y établir "seul", avec des Esseintes, loin des gêneurs, des importuns. Ne voilà-t-il pas que les badauds viennent l'envahir. C'est la détestable aventure des sites enchanteurs dont la sauvagerie fait tout le charme, pris d'assaut par l'armée d'occupation des touristes.

Beaucoup trop de "touristes" campèrent sous les murs de la thébaïde de Fontenay, ils crurent avoir en Joris-Karl un directeur de conscience décadent. Le succès fait toujours plaisir à un auteur, mais le succès de bon aloi, et là, c'était un peu trop insister sur le "détravage" de des Esseintes, ne voir en lui que le toqué, le taré, le fin de race illustrant à merveille la fin-de-siècle.

Heureusement, la partie solide du roman, constructive pour l'avenir, n'échappa pas à toute la jeunesse. Les aperçus de critiques littéraires et picturaux suscitèrent plus d'une vocation, ou confirmèrent un sentiment qui commençait à prendre corps.

La vague mystique refluit dans les arts. Naissent peu après, le théâtre de la Rose-Croix de Péladan; l'Eglise Métropolitaine d'Art de Jésus conducteur d'Erik Satie; l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix de Stanislas de Guaita; le Martinisme de Papus etc.(6).

Nous comparerons, sans en tirer de conclusion, cette jeunesse fin-de-siècle à celle d'aujourd'hui. Elles ont le même point de départ: la désespérance, propre aux fins d'ères. La

(6) Voir : Révolution à rebours par Richard Griffiths, Desclée de Brouwer, 1971.

première utilisa la drogue douce de l'imaginai-
re. La nôtre - que nous n'avons pas su élever
à la vraie culture - s'abrase les nerfs sur des
tambours sauvages et soigne ses stress à l'al-
cool et au joint.

Mais toutes les queues de siècles sont fol-
les. Toutes surprennent les experts en prospec-
tives.

Le XXe siècle semblait jaillir d'un renou-
veau catholique et le soleil matérialiste s'est
levé sur lui. La Grande Guerre a mis un point
final à toute velléité spirituelle. Comme si
les forces du Malin avaient voulu marquer de
leurs griffes ce triomphe, tout ce qui comptait
(ou presque) de la génération des beaux poètes
gît quelque part à Douaumont où en Argonne.

La petite troupe du culte philocalique s'est
vue dispersée, anéantie, laissant ça et là un
Claudel isolé, un Armand Point découragé et
quelques symbolistes ressassant leurs Waterloo.

Nous ne sommes pas légion à croire à un à
rebours possible, à une confession générale des
poètes et des ouvriers en Beaux-Arts, recon-
naissant dans une sincère auto-critique, leurs
péchés mortels, et désirant dans un ferme pro-
pos s'appliquer désormais au seul culte digne
d'eux : la Beauté.

Quand nous aurons fait le bilan des sinis-
tres dégâts causés par nos sordides pragmati-
ciens, nos statisticiens impénitents, nous don-
nerons peut-être raison au "prophète" Malraux
annonçant un XXe siècle spiritualiste.

Il n'est pas possible que nous jetions aux
égouts tant de richesses, il se trouvera une
génération pour les ramasser avant la fin du
monde.



CHAPITRE II

L'ACCUEIL D'A REBOURS

Huysmans n'avait pas tort en prédisant sa
demande d'entrée à Charenton après la publica-
tion de son roman fol.

Les commentaires autour de la névrose de des
Esseintes - et partant de son auteur - allaient
bon train. Le décousu du roman, la disparate
des idées, les expériences désopilantes prê-
chaient pour la maladie mentale du livre et de
son créateur, car, dans un premier temps un seul
nom fut proposé pour des Esseintes, seul pseu-
donyme de Huysmans, il ne vint à l'esprit de
personne de chercher un précédent à un livre
aussi déconcertant, aussi neuf. On employait
indifféremment le nom de Huysmans ou de des
Esseintes, c'était tout comme.

"Avec A Rebours, de M. J.K. Huysmans, com-
mente le Polybiblion littéraire, nous sommes
aussi, et plus encore, dans la névrose, l'irréc-
onnable et lamentable névrose".

Paul Ginesty(1) dans le Gil Blas se penche
sur les phantasmes de l'auteur provoqués par

(1) 21 mai 1884.